

ET LA MER ET L'AMOUR

Par Pierre de Marbeuf

Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage,
Et la mer est amère, et l'amour est amer,
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,
Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.

Celui qui craint les eaux, qu'il demeure au rivage,
Celui qui craint les maux qu'on souffre pour aimer,
Qu'il ne se laisse pas à l'amour enflammer,
Et tous deux ils seront sans hasard de naufrage.

La mère de l'amour eut la mer pour berceau,
Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau,
Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.

Si l'eau pouvait éteindre un brasier amoureux,
Ton amour qui me brûle est si fort douloureux,
Que j'eusse éteint son feu de la mer de mes larmes.

L'HOMME ET LA MER

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

Charles Baudelaire (1821-1867)

Extrait de Spleen et idéal, Les Fleurs du mal (1847-1867)

LA MER

Nérée Beauchemin (1850-1931)

Recueil : Les floraisons matutinales (1897).

*Loin des grands rochers noirs que baise la marée,
La mer calme, la mer au murmure endormeur,
Au large, tout là-bas, lente s'est retirée,
Et son sanglot d'amour dans l'air du soir se meurt.*

*La mer fauve, la mer vierge, la mer sauvage,
Au profond de son lit de nacre inviolé
Redescend, pour dormir, loin, bien loin du rivage,
Sous le seul regard pur du doux ciel étoilé.*

*La mer aime le ciel : c'est pour mieux lui redire,
À l'écart, en secret, son immense tourment,
Que la fauve amoureuse, au large se retire,
Dans son lit de corail, d'ambre et de diamant.*

*Et la brise n'apporte à la terre jalouse,
Qu'un souffle chuchoteur, vague, délicieux :
L'âme des océans frémit comme une épouse
Sous le chaste baiser des impassibles cieux.*

Nérée Beauchemin.

LA MER

Par René-François Sully Prudhomme

La mer pousse une vaste plainte,
Se tord et se roule avec bruit,
Ainsi qu'une géante enceinte
Qui des grandes douleurs atteintes,
Ne pourrait pas donner son fruit ;

Et sa pleine rondeur se lève
Et s'abaisse avec désespoir.
Mais elle a des heures de trêve :
Alors sous l'azur elle rêve,
Calme et lisse comme un miroir.

Ses pieds caressent les empires,
Ses mains soutiennent les vaisseaux,
Elle rit aux moindres zéphires,
Et les cordages sont des lyres,
Et les hunes sont des berceaux.

Elle dit au marin : « Pardonne
Si mon tourment te fait mourir ;
Hélas ! Je sens que je suis bonne,
Mais je souffre et ne vois personne
D'assez fort pour me secourir ! »

Puis elle s'enfle encor, se creuse
Et gémit dans sa profondeur ;
Telle, en sa force douloureuse,
Une grande âme malheureuse
Qu'isole sa propre grandeur !

Extrait de : Les solitudes (1869)

LA MER A PRIS TOUS LES MARINS

*La mer a pris tous les marins
Toutes les filles sont sur la plage
Et les mouchoirs volent aux mains
Les voiles vont comme en courant.*

*La mer se gonfle comme un sein
Et montre aux filles sur la plage
Les veines bleues de ses courants
Sous la dentelle des sillages.*

*Ô mer jolie, seras-tu sage ?
« Adieu », répondent les marins
Toutes les filles sont sur la plage
La terre s'en va comme en courant.*

*« Adieu » vient répéter le vent
À toutes les filles sur la plage
La mer se gonfle comme un sein
Un courant va rire au rivage.*

*La peine gonfle les seins
Les filles courent sur la plage
Et les mouchoirs volent aux mains
La mer a pris tous les marins.*

Paul Fort (1872-1960)
Extrait des Ballades françaises (1896-1958)

FABLE D'HENRY DE MONFREID - 1896

La plage et les rochers

Le papillon un jour égaré sur la plage
Considérait en frémissant
L'énorme vague se brisant
Au pied des grands rochers qui bordaient le rivage.

« Jamais de tels assauts je ne fus témoins
Et jamais je ne vis un combat plus terrible
Que celui de ces rocs que Neptune à pour cible
Avec ces flots grondeurs qui se pressent au loin

Ces roches sont immortelles
Et leurs cohortes rebelles
Ne sauraient être des vaisseaux
Soumis à l'empire des eaux

L'insecte au sens léger retomba dans l'extase
Un vieux crabe l'ayant ouï
Sortit de sous la vase
Et gauchement vint vers lui

L'insecte dédaigneux voyant sa carapace
Rude et couverte de Goémons
S'irrita de cette audace
Qui venait troubler ses réflexions

« Je vous trouble, il est vrai, mais calmez votre rage
Dit le crabe humblement en montant sur la plage »
Souffrez que je vous parle, écoutez quelques mots
Depuis vingt ans déjà j'habite ce rivage
Et je suis vénéré dans tout le voisinage
Mon pays sont des rocs, cette plage, ces flots.

De sa patrie on sait l'histoire
Là de bien des récits j'ai gardé la mémoire

Ces rocs que vous admirez tant
N'ont qu'une puissance éphémère
Et l'océan façonne à sa manière
Leur front rebelle menaçant

Ils ont dressé là-haut leur silhouette altière
Mais maintenant leur pied est baigné par le flot
Et ces roches bientôt
Disparaîtrons à la lumière

La mer les ronge lentement
Et sa colère n'est point vaine
Car à chaque lame elle entraîne
Des rochers durs quelque fragment

Tout au contraire l'humble plage
Sans vouloir l'arrêter laisse passer l'orage
Sur elle le chaos se roule en bondissant
Et du flot furieux les montagnes s'écroulent
Mais tout effort est impuissant

Et quand le flot las a repris sa houle
La plage en riant reparaît alors
Et le flot vaincu caresse ses bords

La mer ne franchira jamais cette frontière
Le vent de son souffle léger
Pousse en avant cette barrière
Qui sait toujours vaincre et régner
Sans jamais d'un combat relever la victoire
Ni jamais d'un succès s'attribuer la gloire

Sans écouter davantage
L'insecte prit son essor
Il n'avait pas vu le trésor
Que renfermait un discours aussi sage

Le malheur n'use et ne ravage
Que ceux qui s'arment contre lui
Sachons en supporter l'outrage
Pou mieux combattre l'ennui.

LE BERGER ET LA MER

Par Jean de La Fontaine

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite :
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les Brebis,
Non plus Berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres Moutons paissaient sur le rivage :
Celui qui s'était vu Coridon ou Tircis
Fut Pierrot, et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine ;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
"Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les Eaux,
Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre."
Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance ;
Qu'il se faut contenter de sa condition ;
Qu'aux conseils de la Mer et de l'Ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La Mer promet monts et merveilles ;
Fiez-vous-y, les vents et les voleurs viendront.

Extrait de : Fables livre IV (1668)

SARDINES À L'HUILE

*Dans leur cercueil de fer-blanc
plein d'huile au puant relent
marinent décapités
ces petits corps argentés
pareils aux guillotinés
là-bas au champ des navets !
Elles ont vu les mers, les
côtes grises de Thulé,
sous les brumes argentées
la Mer du Nord enchantée...
Maintenant dans le fer-blanc
et l'huile au puant relent
de toxiques restaurants
les servent à leurs clients !
Mais loin derrière la nue
leur pauvre âmette ingénue
dit sa muette chanson
au Paradis-des-poissons,
une mer fraîche et lunaire
pâle comme un poitrinaire,
la Mer de Sérénité
aux longs reflets argentés
où durant l'éternité,
sans plus craindre jamais les
cormorans et les filets,
après leur mort nageront
tous les bons petits poissons !...
Sans voix, sans mains, sans genoux
sardines, priez pour nous !...*

Georges Fourest (1864-1945)
Extrait de La Négresse blonde (1909)